

S'il y a une chose dont on ne peut surtout pas douter dans la prose de l'écrivain Adrian Voicu, c'est son incroyable capacité d'extraire de la réalité ambiante un humour contagieux qui illumine toute la matière narrative qu'il façonne avec art. Ce tome ne fait pas exception. Il réitère la règle censée nous conduire vers les jours heureux de son enfance et de son adolescence, avec en prime un émerveillement qui se nourrit de son insatiable soif d'anecdotes mémorables et croustillantes.

Adrian Voicu a le talent d'un conteur hors pair et le regard capable de détecter la couche de drôlerie marrante, hilarante et souvent gaillarde qui fait de ces mots des dragées de bonheur qu'on savoure longtemps après la lecture. En cela, son incroyable talent consiste à convoquer en urgence sa famille, surtout grand-mère et grand-père, mais aussi villageois et même tout ce qui vit autour, animaux de la ferme et même ceux de basse cour pour créer de tout ce monde de personnages truculents dont la première qualité est leur attachante présence, comme un miroir grossissant où l'on peut voir la vraie nature des humains qui les entourent.

À l'origine de cet univers enchanté réside ce que l'auteur a gardé de son enfance et des histoires racontées surtout par son père durant les longues soirées d'hiver à la campagne : « Quand la nuit tombait [...] mon père me

lisait des contes immortels d'un livre oublié par le temps, avec des princes charmants explorateurs, des princesses et des villages aux noms magiques. [...] Et chaque soir, mon père me lisait la même histoire, mais à chaque fois différemment, avec des ajouts et des omissions, de sorte que le conte était nouveau à chaque lecture. »

Cette redite ne fait que réitérer les histoires qui s'enchaînent dans la mémoire de l'enfant et qui ressurgiront dans les pages de ce volume qui célèbre la grande fête littéraire proposée ici par Adrian Voicu. Les princes charmants et les princesses de son enfance se remettent en sel et poursuivent le rythme alerte d'un temps jamais oublié, jamais abandonné et restitué dans les pages de ce livre qui nous invite à redevenir enfants à notre tour.

Dan Burcea

Sommaire

La Trabant et les chaleurs porcines.....	8
Le chou, la hache et le troupeau de moutons.....	14
Le cerisier, la vieille et le chien.....	24
Les cloches, les cochons et le Mayak.....	31
Le calcul à la maison et la réalité sur le terrain.....	37
Les vieilles, les serpents et les bains thermaux.....	46
La liqueur, Satan et les œufs en plastique.....	51
Un cochon et quatre braves.....	54
Les noix, les coings et le renard dans le grenier.....	60
Des affaires de voisins.....	63
Prends aujourd'hui notre travail quotidien !.....	67
Vivant des hommages à de grandes réalisations.....	76
Haut, à la montagne, haut.....	89
La boulimie, la mort des rongeurs.....	99
Les folies et les applications militaires.....	102
La concordance avec la main et les yeux croisés.....	116
Tendre une embuscade ou tendre pas, telle est la question !.....	120
Le plaisir instantané et l'inconnue dans les sous-vêtements.....	132
De gustibus.....	147
Trois mariages et un enterrement.....	150

LA TRABANT ET LES CHALEURS PORCINES

Peu de gens se souviennent, je crois, de la petite voiture en carton qui a réjoui des milliers de familles roumaines, et je parle ici de la majestueuse Trabant 601S, fabriquée par VEB Sachsenring Automobilwerke à Zwickau, en Allemagne de l'Est.

Maintenant, je me rends compte que je n'ai jamais demandé à mes parents pourquoi ils n'avaient pas opté pour la Dacia autochtone. Est-ce parce qu'on pouvait réparer la carrosserie de la Trabant avec de la colle et du papier ? Ou parce qu'elle n'atteignait sa vitesse maximale (60 km/h) que dans les descentes ? Ou parce que mon père tenait absolument à avoir une voiture étrangère de 10 mètres de long avec de la fumée à foison ?

Pour ne pas perdre la main, chaque été, mon père démontait le complexe moteur à deux cylindres et, comme à chaque fois après l'assemblage, il restait des pièces.

Le comble était que la vaillante petite voiture dissolvable faisait son devoir et, jusqu'à ce que nous atteignions la route nationale depuis notre cour, elle perdait encore une poignée de pièces qui s'étaient révélées superflues puisqu'elle continuait à rouler.

La plupart du temps, mon père les retrouvait, mais seulement pour une courte période, car les enfants du

voisinage venaient ensuite à notre porte en criant : « Tonton, je t'ai apporté un autre morceau de ta voiture ! »

Un vendredi avec un ciel bleu et un soleil parfait pour se baigner dans le ruisseau voisin, mon père m'appela, visiblement inquiet.

— Hé, la truie est en chaleurs, commença-t-il, visiblement préoccupé.

— Et alors ? Fis-je semblant d'être intéressé.

— Eh bien, il faut l'emmener au verrat, soupira-t-il comme s'il craignait ce qui allait suivre.

« Emmener la truie au verrat » était la procédure standard. S'il n'était pas possible de suivre la procédure standard, selon les écrits de la famille, on donnait à la truie en chaleurs une tasse d'eau de vie à chaque repas, et après deux jours de traitement, son feu diminuait comme si les pompiers intervenaient avec une lance.

Vu la façon de traiter le problème, il était clair que mon père ne voulait pas partager sa réserve d'alcool avec la truie, mais en même temps il voulait la débarrasser de ses désirs charnels, donc il ne restait plus qu'à suivre l'option classique.

Étant donné qu'Yves Montant était au champ avec son camion, que Bobby l'Aveugle avait sa charrette en panne, que Michel Huppe avait emmené ses chevaux en forêt, et que le dernier espoir, Pierrot Boulet, possesseur d'un fourgon, était allé réjouir une boulangère en chaleurs de la vallée de Nehoiu (ma ville natale en Roumanie), il ne nous restait plus qu'une option extrême pour transporter la truie vers le verrat : la Trabant.

Munis d'une clé de 14 et d'un tournevis, nous avons retiré la banquette arrière et le siège du copilote, puis avec les mêmes outils, nous avons guidé l'animal en chaleurs vers ce moyen de transport inusuel.

Avant de faire monter la truie dans la Trabant, nous avons réparti les tâches : mon père devait maintenir coûte que coûte la direction vers le verrat, tandis que ma mission était de faire en sorte que la truie se sente à l'aise et de veiller à ce qu'elle ne perce pas la boîte en carton à roulettes, c'est à dire la Trabant.

Après des calculs compliqués, des schémas d'improvisation et des faveurs des dieux, nous avons réussi à insérer la truie dans la Trabant, nous avons même réussi à nous glisser à ses côtés dans la voiture.

C'était une bonne année pour les cochons, comme en témoignait la longueur, la hauteur et le poids de l'animal, qui dépassaient largement ceux de la voiture en carton.

Cela dit, et pour avoir une idée complète, apprenez que le museau de la truie touchait le pare-brise, et que sa queue s'enroulait dans la serrure du coffre, l'ouvrant périodiquement.

Quand mon vieux a démarré le moteur qui grondait plus que n'importe quelle tronçonneuse, la truie s'est effrayée et a commencé à balayer le petit tableau de bord de la voiture avec son nez, se comportant comme si elle avait mis sa queue dans une prise électrique triphasée.

— Tiens-la ! Tiens-la, mec, elle m'arrache l'oreille, merde ! Cria désespérément mon père, tandis que moi, j'essayais de protéger mes oreilles des crocs de l'animal effrayé.

Après quelques minutes d'adaptation à l'environnement à l'intérieur de la Trabant, avec des gratouilles sur le ventre et l'énonciation de deux incantations gardées dans notre famille depuis des générations, la folie de la truie se calma, la faisant tomber comme une ivre sur le plancher de la voiture. Mon père m'a félicité sincèrement et nous avons pris la route.

Maintenant, je fais une pause dans l'histoire et je vous dis qu'entre notre maison et la nationale se trouvait le ruisseau qui donne son nom à ma localité natale, Nehoiu, donc.

À l'époque, il n'y avait pas de pont sur l'eau de Nehoiu et on ne pouvait atteindre la route qu'en traversant le ruisseau, puis en montant une pente de 30 mètres de long.

Pour revenir à l'histoire, je continue en vous disant que nous avons traversé le ruisseau sans problème, en disant adieu à un couvercle qui semblait s'être détaché de notre Trabant, puis nous avons commencé à monter la pente raide.

Le changement de position de la voiture a immédiatement fait surgir les démons sous la queue de la truie qui, avec un grognement sinistre, a jailli avec son museau ouvert près de l'oreille de mon père et s'est enfoncée dans le pare-brise.

— Oh, la vache, fais quelque chose, mon gars, elle m'a pincé l'oreille, putain de merde ! cria le vieux, portant une main à la partie blessée. Elle va nous causer un accident, putain de sa mère ! Tiens-la, tiens-la, car soit elle

sort par le pare-brise, soit elle nous renverse, cet animal maudit ! cria-t-il, cherchant d'une main à maintenir la direction et de l'autre à se tenir éloigné de la gueule de la truie.

Étant d'un naturel sensible et ne souhaitant plus être témoin des souffrances de mon père, des cris infernaux de la truie en chaleurs et, pour finir, afin de préserver mon intégrité physique, j'ai décidé qu'il valait mieux quitter la scène.

J'ai sauté par-dessus « 1, 2 » et, disant directement « 3 », j'ai jailli soudainement de la petite voiture qui rampait à peine camouflée dans un nu épais de fumée, n'oubliant pas de fermer la porte derrière moi.

Mon père, concentré sur sa mission, ne réalisa qu'il parlait tout seul à la truie qu'une fois arrivé à la nationale. Il descendit de la voiture, avec une traînée de sang sur sa joue droite, et se mit à rire avec les mains sur les hanches :

— Merde, petit bandit ! Je parlais comme un idiot à la poussière laissée derrière toi. Et je pensais pouvoir compter sur toi pour me défendre contre cette truie folle !

En retournant à la voiture, je constatai que la truie était détendue et grognait de contentement : elle avait baptisé l'intérieur de la Trabant avec le contenu de sa vessie.

Le chemin jusqu'au verrat s'est déroulé sans trop d'incidents, si l'on ne tient pas compte du fait qu'elle a rongé jusqu'à ruine le rétroviseur et, pour qu'elle ne bouge pas, j'ai dû lui donner à manger une partie du rembourrage et la poignée de la porte de mon côté.

Lorsque mon père est allé la récupérer après deux jours, il ne l'a pas prise avec la Trabant, mais avec le fourgon de Boulet, car entre temps, il avait réussi à éteindre les chaleurs de sa boulangère.

Ma vie se déroulait normalement, convaincu que l'épisode d'amour porcin était consommé et que nous allions avoir des petits porcelets roses, quand, une semaine ou deux plus tard, voilà que le vieux apparaît avec une mine inquiète :

— Eh bien, mon fils, ce foutu animal a encore des problèmes sexuels ! Maudit soit celui qui achète encore des truies ! Les voisins sont à nouveau occupés, je ne trouve aucun d'eux, donc il faut qu'on répète l'opération et qu'on aille encore une fois avec la Trabant au verrat.

Aller avec la Trabant au verrat, je l'aurais fait avec plaisir, car elle avait encore des pièces pour un voyage. Mais avec la truie ? Plus jamais ! Alors, une soudaine et irréversible nostalgie pour un oncle d'une autre ville m'a frappé, raison pour laquelle je suis parti le jour-même avec le train de 16 h 00, laissant mon père se débrouiller seul avec la sexualité de la truie.

LE CHOU, LA HACHE ET LE TROUPEAU DE MOUTONS

Les vacances d'été étaient l'un des moments les plus attendus de l'année, tout comme d'autres événements de ce genre : les vacances d'hiver et de printemps, Pâques, Noël, mon anniversaire et chaque fois que je pouvais m'absenter de l'école en toute confiance.

Durant cette période merveilleuse et tant attendue, j'avais prévu avec mon grand-père de faire un saut jusqu'à la bergerie de Bulle le Berger, située à une quinzaine de kilomètres plus bas que ma ville natale, sur la route qui mène à Buzău, la capitale du département.

Mon grand-père avait été contaminé par la passion de la bergerie par Bulle lui-même, un berger sympathique et bavard, prompt à vider les verres d'eau-de-vie.

— Prends-toi quelques petits moutons, pas trop, peut-être 5-15, dans deux ou trois ans tu les doubleras, et tu verras que tu vas faire fortune en vendant du fromage et de la laine. Tu auras plein d'argent ! Bulle avait ainsi trompé grand-père.

Bien sûr, depuis deux ans, les moutons non seulement ne s'étaient pas multipliés, mais leur nombre avait même diminué d'environ quatre, Bulle mettant toujours la faute sur les ours et les loups.